

Marcel LOBET



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Joseph BOLY

1984

Essai et critique, pour désigner toute production qui s'oppose à la littérature dite d'imagination, ont pris aujourd'hui une telle ampleur qu'on a pu les considérer comme les genres littéraires par excellence du XXe siècle. Ne faisons pas une trop nette différence entre les deux. Selon Robert Frickx et Jean-Marie Klinkenberg, dans leur manuel de littérature française de Belgique (chez Nathan), l'essai est multiforme et omniprésent, tandis que la critique se définit par son objet, plus spécialisé, et par la fonction qu'elle exerce vis-à-vis de cet objet (présenter, classer, juger).

L'œuvre de Marcel Lobet relève à la fois des deux genres, qui sont, d'ailleurs, complémentaires. Il a collaboré, pendant longtemps, à la rubrique littéraire du journal Le Soir et il se trouve toujours présent au sommaire de la Revue Générale. Il a fait de la critique chorégraphique et il fut notamment un des premiers à découvrir Maurice Béjart. Il s'est intéressé au cinéma, par exemple à François Truffaut.

Il a consacré des essais à la littérature, mais aussi à la danse et à l'histoire. Il a écrit sur JorisKarl Huysmans, Arthur Masson, Marcel Thiry et Henry de Montherlant.

Dans ses *Classiques de l'an 2000*, œuvre magistrale pour les humanistes et les professeurs de lettres, il s'interroge sur les écrivains de haute qualité qui conserveront l'audience de l'homme futur.

L'essayiste, chez Marcel Lobet, va d'instinct vers ce qui lui est « proche et semblable », c'est-à-dire des œuvres marquées par les grands débats de la condition humaine : le bien et le mal, la vie et la mort, l'amour et la haine. Il aborde donc les productions littéraires du point de vue de leur intériorité, bousculant les distinctions entre le fond et la forme, préférant l'éthique à l'esthétique. D'où une prédilection très accusée pour la confession littéraire, cette forme aiguë du journal intime où le scripteur met l'accent sur ses erreurs et ses déficiences.

C'est tellement vrai que, devenu romancier, Marcel Lobet a donné à ses romans la forme de la confession. *Le fils du temple* et *Le temple éternel* qui seront plus tard fondus dans *Nathanaël* suffisent à ranger l'auteur parmi les romanciers créateurs.

Bio-bibliographie

Le 28 juin 1907, naissance de Marcel Lobet à Braine-leComte (Picardie belge), humanités gréco-latines et études de philosophie.

En 1926, début de la carrière littéraire dans *La Nouvelle Équipe*, par des articles (sur Bernanos), des comptes rendus, une revue des revues et même un peu de poésie.

De 1929 à 1950, secrétaire de rédaction à *La Revue belge* puis journaliste à *L'Indépendance belge* et *La Nation belge*. Intérêt pour le monde arabe. Publie ***L'Islam et l'Occident*** en 1939.

1934 : Premier livre consacré à ***Camille Melloy***, Paris, Desclée De Brouwer.

1941 : ***Chercheurs de Dieu***, Bruxelles, Les Écrits.

1943 : ***Histoire mystérieuse et tragique des Templiers***, Bruxelles-Paris, Les Écrits.

1946 : ***La poésie et l'amour***, Paris, Éditions du Vieux Colombier.

1950 - 1969, rédacteur au *Soir* (littérature, cinéma, ballet), ensuite secrétaire.

1954 : ***La science du bien et du mal***, Bruxelles, Éditions des Artistes.

1960 : ***J. K. Huysmans ou le témoin écorché***, Lyon, Éditions Vitte.

1962 : ***Écrivains en aveu***, Bruxelles, Éditions Brepols.

De 1964 à 1971, professeur à l'école pour journalistes de Bruxelles.

1966 : *La ceinture de feuillage*, Bruxelles, La Renaissance du Livre.

1969 : *Le feu du ciel*, Bruxelles, La Renaissance du Livre.

Marcel Lobet est élu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique en 1970.

1970 : *Classiques de L'an 2000*, Nivelles, Éditions de La Francité.

1971 : *Arthur Masson ou La richesse du cœur*, Bruxelles, Vanderlinden (Institut Jules Destrée).

1971 : *Marcel Thiry, reflets et réflexions*, Tournai, Unimuse.

1972 : *Montherlant et Le sacré*, Bruxelles, A. De Rache.

1974 : *L'abécédaire du meunier*, Bruxelles, Jacques Antoine.

1977 : *Le fils du temple*, Bruxelles, Jacques Antoine.

En 1978, Marcel Lobet reçoit le Prix du Conseil culturel de La Communauté Française de Belgique.

1979 : *La pierre et le pain*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Dieu-Brichart.

1983 : *Le temple éternel*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Dieu-Brichart.

1985 : *Du hainaut picard au roman païs de Brabant. L'imaginaire de Marcel Lobet*, Bruxelles, Paul Legrain.

1986 : *Nathanaël, le journal d'un Templier*, Bruxelles, Les Éperonniers.

1988 : *Mon enfance wallonne à Braine-le-Comte au début du siècle*, Ottignies-Louvain-la-Neuve, Dieu-Brichart.

Marcel LOBET - 6

1990 : *L'esprit ou la lettre, essai sur la pérennité de l'écriture*, Bruxelles, Les Éperonniers.

À consulter :

1971 : *L'humanisme du cœur*, entretien avec Berthe Bolsée.

1975 : *Marcel Lobet et l'aventure spirituelle*, par Joseph Boly, dans *Présence francophone*, n° 11, Université de Sherbrooke, Québec.

1975 : *Les chemineaux rebelles*, entretien avec Luc Norin.

1978 : *L'écriture et l'amour*, entretien avec Julien Bestgen, Vieux-Virton, Petite Dryade.

1978 : *Marcel Lobet et le fils du temple*, par Luc Norin, dans *La Revue Générale*, n° 2, Bruxelles.

1982 : *Dossier Marcel Lobet*, par Joseph Boly, dans *Cent auteurs*, Nivelles, Éditions de La Francité.

1991 : *Marcel Lobet, bibliographie de ses œuvres et ouvrages à consulter*, par Jean Lacroix, Paris, À Rebours.

Texte et analyse

*La littérature n'est pas la vie. J'ai cru longtemps à la nécessité de cette concordance entre l'écrit et le vécu. J'en suis de moins en moins sûr. Éclairer une œuvre par la vie de son auteur ne paraît guère plus défendable que l'explication littéraire fondée sur les lois de l'hérédité, sur l'étude du milieu, sur la psychanalyse. Plus j'avance en âge, plus je crois à la valeur en soi de telle œuvre détachée de son contexte historique. **Une saison en enfer** se défend en dehors de toute référence à la vie sexuelle du Rimbaud des **Stupra**. L'œuvre est sevrée, séparée, c'est-à-dire sacrée, de la même manière qu'une femme est sacralisée par l'amour, même si elle est abandonnée par celui qui l'a aimée. Détachée de son géniteur (qui lui a transmis son pouvoir d'engendrer, de féconder), l'œuvre a son existence propre. Elle va semer, disséminer à son tour. Elle va éveiller des résonances, tout en poursuivant son propre destin. En raison de cette multiplication et de ce pullulement, la littérature universelle est désormais suffisamment riche pour que tout chercheur y trouve son bien. Il y aura toujours des hommes pour découvrir, comme Péguy, que le vieil Homère est neuf tous les matins, et que tel soir d'été a une douceur virgilienne. Les derniers humanistes, échangeant des citations de l'**Énéide** et des **Bucoliques**, savent depuis longtemps ce qu'est la magie littéraire.*

(La pierre et le pain)

On pourrait commencer par chercher un titre à cet extrait. Il est tiré de la conclusion de **La pierre et le pain** qui porte en sous-titre «*De la magie littéraire*». Mais il s'agit plutôt ici du problème de l'existence propre de l'œuvre littéraire, de sa raison d'être. Doit-elle se suffire à elle-même et vivre de sa propre vie? Dans quelle mesure reste-t-elle tributaire de son auteur et des circonstances qui l'ont vu naître?

L'extrait choisi, structuré de façon très logique, constitue un modèle de paragraphe.

1. Une œuvre littéraire n'a pas besoin d'être éclairée par la vie de son auteur. Énoncer une idée. (lignes 1-7)

Exemple de *Une saison en enfer*

L'expliquer par un exemple. (lignes 7-8)

2. L'œuvre littéraire a son existence propre, ainsi que sa force de rayonnement. La justifier par un raisonnement (lignes 9-14)

3. La littérature, par la magie qu'elle suscite, est suffisamment riche pour garantir un plaisir universel. En déduire une conséquence. (lignes 14-20)

Une analyse traditionnelle révélerait les qualités de style de Marcel Lobet qui écrit une langue rigoureusement classique, irréprochable, parsemée d'érudition et souvent agrémentée d'images et d'expressions qui tranchent par leur originalité. Relevons par exemple :

la succession des phrases, courtes, très variées.

les enchaînements, introduits tantôt par un pronom ou un substantif sujets, tantôt par un adverbe ou une locution prépositive, tantôt par un verbe à l'infinitif, une formule impersonnelle ou une épithète détachée.

les rythmes binaires et ternaires qui se retrouvent jusque dans les sonorités (lignes 4-5, 8-9, 11-12, 13 etc).

les répétitions (*plus...plus ; elle va...elle va*).

les images (lignes 17-18).

Cependant, puisqu'il s'agit d'une œuvre de critique, pourquoi ne pas lui faire subir une opération critique de décodage idéologique qui, partant d'un travail occulte sur le signifiant (oppositions sémantiques, termes d'évaluation, superlatifs, lieux d'évidence, présupposés, métaphores,

tournures négatives etc), contribuerait à mettre à jour plus que ce que l'auteur prétend dire.

C'est ainsi que l'adverbe *toujours* (ligne 16) et l'adjectif *derniers* (ligne 19) trahissent chez Marcel Lobet, malgré ses affirmations, la crainte de voir disparaître un jour le bel humanisme dont il a fait toute sa vie. Ce sont les indices d'un investissement idéologique qui se double, en la circonstance, d'une charge profondément affective.

Les images empruntées à l'Antiquité gréco-latine (ligne 18), appartiennent à un auteur épris d'humanités classiques, tandis que l'abondance des allusions à la vie sexuelle traduisent ses orientations dans la science du bien et du mal.

Enfin, les connotations dépréciatives qui, par l'intermédiaire d'une tournure négative (ne guère, lignes 3-4), mettent sur le même plan les diverses critiques (biographie, hérédité, milieu, psychanalyse) en disent long sur les conceptions personnelles de l'écrivain.

Recherches et essais :

Ce texte, tiré d'un chapitre sur la « magie littéraire » peut orienter recherches et essais dans plusieurs directions.

1. D'abord une réflexion sur la magie littéraire elle-même. *Opposée à la magie noire qui relève de l'occultisme*, écrit Marcel Lobet, *la magie blanche produit certains effets dits merveilleux, par des moyens naturels. Ainsi en est-il de la musique suscitant l'extase ou le rêve éveillé*. Ainsi en est-il de la littérature, aussi bien pour le scripteur qui connaît une sorte d'état second que pour le lecteur, pris par un véritable envoûtement.
2. Autre question à laquelle Marcel Lobet donne des éléments de réponse : *À quoi sert la littérature ? Je continuerai à écrire pour aider mes « frères humains » à voir clair autour d'eux et surtout dans leur être profond.*

3. L'extrait aborde également le problème de la critique littéraire. Sont écartées résolument les critiques qui se basent sur la vie de l'auteur, les lois de l'hérédité et l'étude du milieu. Mais, en s'en prenant à la psychanalyse, l'auteur ne rejette-t-il pas les écoles plus récentes qui s'appellent : existentielle, formaliste et sociologique ? La critique de Marcel Lobet se veut être avant tout celle d'un humaniste. *L'écrivain participe au sacré en collaborant à une création du monde toujours en devenir. Cette idée était chère à Claudel. Les écrits de partout et de tous les temps forment une galaxie d'idées et d'images qui apporte un supplément d'être à l'humanité.*

Extraits

Salut à la terre natale

Voici venue l'heure entre chien et loup des fins d'étape. L'écrivain chemine sur la route d'Emmaüs, à la lumière d'un certain feu intime qu'avive la mémoire du cœur. L'heure des rétrospectives et du retour à la terre d'origine.

Lecteur ou scripteur, l'homme a cherché le dépaysement dans le voyage, captant des milliers d'images et des sensations non moins innombrables. En outre, poète, romancier ou essayiste, cet « homme des livres » s'est composé des paysages intérieurs, afin de promener sa rêverie dans des sites où s'épouseraient le fantastique et le familier.

L'attrait de ces pays imaginaires ne peut effacer, toutefois, la géographie sentimentale de ce « canton » natal auquel il reste attaché par une mystérieuse et douce servitude.

Tel est pour moi le Hainaut de mon enfance et de ma jeunesse, un Hainaut où flotte la brume des souvenirs estompés, où j'accomplis souvent, en pensée, ce pèlerinage aux sources qui aide l'écrivain à reconstituer l'histoire d'une sensibilité littéraire ou tout simplement humaine.

(*Une enfance en Hainaut*, Rosières, V. Theys, p.5)

Mystère de l'homme

Le mystère de l'homme, l'écriture peut nous aider à l'élucider. L'ensemble des littératures forme, après plusieurs millénaires, un énorme « texte » – aux dimensions universelles – qui est devenu, aux yeux des

chercheurs d'absolu, un « prétexte » d'approfondissement. De cette nébuleuse diffuse – la diffusion étant aujourd'hui un rite cosmique, grâce aux fusées interplanétaires – se détachent des étoiles « excitatrices » qui émergent des nuages « absorbants ».

(Le feu du ciel, p.163)

Survie de l'œuvre

*Une œuvre appelée à durer doit avoir sa vie propre, son exigence, sa raison d'être en dehors de toute contingence. Une œuvre de circonstance est vouée à la caducité, sauf s'il s'agit des **Provinciales** de Pascal. Ce dernier nom nous amène tout naturellement à conclure sur une entrevision : parce que l'homme de l'espace aura toujours besoin du livre pour le rattacher à la Terre natale, j'ai dit déjà que, vers l'an 2000, un cosmonaute français emportera, dans sa cabine spatiale, les **Pensées** de Pascal qui lui parleront du silence des espaces infinis. Quelle victoire pour la littérature ! Le livre de l'an 2000 répondra, par-dessus quarante siècles, au Code d'Hammourabi. Même saturé d'images, l'homme aura toujours besoin de l'écriture pour s'inscrire dans la durée, pour s'affirmer dans l'être, pour se multiplier par la lecture, pour se prolonger dans la participation intellectuelle, comme son être se dilate et se transfigure dans l'amour.*

(Classiques de l'an 2000, P.208)

Paternité spirituelle

Je n'aurai pas engendré de fils. Selon la chair, je suis le père de la seule Yolande. Ma fille doit avoir aujourd'hui quelque treize ans, l'âge de Christine au début de mon préceptorat en Périgord. Mon souvenir enveloppe, avec la tendresse du géniteur, ceux et celles que j'ai instruits,

toute cette jeunesse grave ou rieuse, appliquée ou désinvolte au gré des humeurs saisonnières. Les paroles proférées, les mots écrits, les idées semées au hasard des rencontres, tout finit par composer ma vraie vie, celle qui donne un sens au passage sur terre.

(Le fils du temple, p. 271)

Claudiel

Reconsidérée dans son ensemble, l'œuvre de Claudel offre l'archétype idéal de la littérature devenue moyen de salut. Obéissant aux impulsions d'un symbolisme christianisé, Claudel a l'âme d'un bâtisseur de cathédrale. Comme Léon Bloy, il rejoint les « siècles de foi », un moyen âge dont la poésie illuminerait le Verbe divin, pour favoriser la connaissance mystique. Aux yeux de Claudel, la parole du poète a une valeur sacramentelle. De l'Art poétique aux derniers commentaires bibliques s'affirme la même volonté de réconcilier l'homme avec le surnaturel en remplaçant l'âme dans un climat où elle puisse respirer. La « parabole d'Animus et d'Anima » illustre la respiration de l'âme et la lecture profane transmuée en acte religieux. Cette parabole a été résumée comme suit par un exégète claudélien : « Animus, c'est l'esprit conscient, la partie masculine de l'être humain, l'intellect, qui surveille Anima et la tourmente. Anima, c'est l'instinct profond, l'âme, l'élément féminin mais vital de l'homme. »

*À la lumière du **Soulier de satin** apparaît une des idées maîtresses de Claudel : la femme est l'image et le symbole de la grâce. Toute la théologie mariale pourrait être invoquée ici pour restaurer la féminité dans l'ordre du salut, dans l'aventure spirituelle de l'humanité.*

(L'esprit ou la lettre, p. 197.)

Au Temple de Paris

1291

Noël

J'ai seize ans aujourd'hui, et je suis seul à le savoir, en ce Temple de Paris où, depuis la Saint-Michel, j'ai été transplanté par les maîtres de l'Ordre. Peut-être, à mille lieues d'ici, en son village syrien, ma mère pense-t-elle à son fils en voyant passer les garçons de mon âge. Cette fête de la Nativité devrait m'être jour de liesse, en accord avec la joie de toute la Chrétienté.

Depuis trois mois, je suis tenté d'écrire pour vaincre la tristesse de l'exil. L'an dernier, la nuit de Noël, j'étais à Bethléem. Je n'oublierai jamais cette veillée biblique, patriarcale, où des bergers étaient accourus, comme il y a treize siècles. Les fidèles s'étaient écartés afin que ces adorateurs privilégiés accèdent au premier rang de l'assemblée.

Je devrais me réjouir d'être à Paris, en sécurité, après la chute de Saint-Jean-d'Acre et les vicissitudes du dernier été. Je n'ai plus la crainte d'être enlevé par ceux qui chargent l'Ordre de tous les péchés d'Israël. Les hauts murs du Temple parisien sont à ce point impénétrables que je me sens dans une prison. La Terre sainte était ma seule patrie. Je ne pourrai jamais me consoler d'en être banni par le sort des armes. Je suis le captif gravant son nom sur la muraille du cachot, pour affirmer son existence et sa volonté de survivre.

Déjà souvenirs et sensations s'estompent ou se mêlent dans mon esprit. Écrire est un acte ambigu: on veut tout à la fois oublier et se remémorer.

Que sais-je de ma première enfance ? Né, dans le krak d'Outre-Jourdain, d'un croisé venu de France et d'une Syrienne de haut lignage, je suis de ceux que l'on appelle avec dédain - et parfois avec envie - les pullani, les « poulains, ». Je n'ai vu mon père que le temps de furtives caresses. Je lui prêtai avec orgueil des chevauchées aussi téméraires que glorieuses. Les apparitions du chevalier tournaient court : elles se terminaient par de violentes querelles. Au plus fort des cris et du fracas de la vaisselle brisée, une servante m'emportait dans ses bras vers le

jardin d'une voisine, en me bouchant les oreilles. Malgré cela, je suis resté marqué par ces fureurs domestiques auxquelles j'attribue, avec le recul, une signification mythique : le heurt de l'Occident et de l'Orient. Depuis l'enfance, je ferme ainsi les yeux sur le sordide pour me réfugier dans l'idéal.

Un soir de Chypre, accablé par une brusque tristesse, j'ai esquissé un poème - très maladroit, d'ailleurs - pour me consoler. Les premiers mots n'étaient plus d'un enfant: « Le réel est passé »... Tel est mon irréalisme.

La fin de mon père fut entourée d'un mystère que je n'ai jamais tenté de percer. Dans le flou de mon inconscient, je préférerais garder l'image d'un être plus absent que présent. On ne parlait jamais du disparu autour de ma mère. Emmuré dans un silence respecté comme une pudeur, je m'interdisais de poser les questions rituelles. Je n'ai jamais essayé de savoir comment, après le trépas de celui qui avait été un géniteur plutôt qu'un père, j'ai été adopté par le maître du Temple, Guillaume de Beaujeu.

Mon tuteur beaujolais ne fit, lui aussi, que de rares apparitions au cours de mon enfance. Je lui sais gré de m'avoir confié aux clercs les plus savants de son entourage. Je me souviens de son exclamation, le jour où il m'avait découvert, à l'emplacement du temple de Salomon, discutant avec les magestres qu'il m'avait choisis. « C'est Jésus au milieu des docteurs », avait-il dit. Flattés, les docteurs s'étaient rengorgés.

Après la mort de Guillaume de Beaujeu, tombant en défendant Saint-Jean-d'Acre, au printemps de cette année, le nouveau maître, Thibaud Gaudin, m'a recueilli comme un héritage spirituel: il me considère, lui aussi, comme le Fils du Temple. On m'a séparé de ma mère en lui promettant le plus haut destin pour son enfant. Ainsi, dans le désert de Bersabée, Elohim consola-t-il Agar, la servante d'Abraham, en lui disant : « Je ferai de ton fils une grande nation. »

Pourquoi mon père m'avait-il inscrit au baptistaire sous le vocable de Nathanaël, alors que je ne suis pas juif? Ne voulant donner à un poulain ni un patronyme de France ni un prénom arabe, le croisé avait trouvé ce compromis auquel j'attache aujourd'hui une signification profonde. Nathanaël, c'est le « don de Dieu », l'Adéodat qui m'assimile au fils du jeune Augustin.

J'ai relu plus d'une fois l'Évangile de saint Jean pour scruter le destin du mystérieux Nathanaël. Nomina sunt numina, disaient les Anciens. Les noms sont des signes, sinon des présages. À cet égard, l'histoire de Nathanaël m'intrigue. Il est assis sous un figuier quand on lui parle du Messie, et il se montre sceptique : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Il consent cependant à voir Jésus, et celui-ci, dès l'abord, salue la droiture de ce « véritable Israélite en qui il n'y a aucun dol ». Ce témoignage, le Maître ne l'a rendu à aucun autre de ses apôtres.

Je suppose que mon père, connaissant l'Évangile de saint Jean, aura été séduit par la prédestination de Nathanaël discerné par le Christ : « Avant que Philippe t'appelât sous le figuier, je t'ai vu. » Ma première enfance fut dominée par le thème du regard divin : « Dieu te voit », me disait-on souvent.

Comment Nathanaël est-il devenu le Barthélemy des Synoptiques et des Actes ? Un hagiographe m'a dit que l'apôtre fut en Phrygie, en Perse, voire en Inde, avant de subir le martyre. Parce qu'il mourut écorché vif, le peuple chrétien en a fait le patron des bouchers, des tanneurs et des relieurs.

Le mystère des noms m'enchanté, et je suis bien décidé à garder, en Occident, ce vocable oriental de « véritable Israélite » ou d'ange islamique. Nathanaël sonne comme Azraël, le messager d'Allah, alors que je ne suis pas plus arabe que juif en cette terre de France où les deux races sémitiques sont abhorrées. Planant au-dessus des persécutions, j'associe mon nom à celui des archanges Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel que l'on retrouve dans la religion mahométane. Ces interférences m'amuse et je ris de ceux qui discutent du sexe des anges. Le chapelain qui m'enseignait l'histoire sainte n'avait aucun doute à cet égard : les anges étaient revêtus d'une splendeur mâle.

De mon bref passage à Chypre, je n'ai plus rien à dire aujourd'hui, n'ayant pas eu le temps d'aimer cette île où les croisés rumaient leur défaite. Les clercs commis à mon instruction ont conseillé aux dignitaires de m'envoyer ici, et voilà comment le déraciné est devenu étudiant parisien.

La déroute de Saint-Jean-d'Acre n'a-t-elle pas sonné le glas de l'Ordre ? Durant mon séjour écourté à Chypre, j'ai été mêlé aux

conversations de nos dignitaires. J'ai toujours été impliqué dans les affaires des grandes personnes. « Jésus au milieu des docteurs »... Sans la moindre superbe, je me répétais ces mots de Guillaume de Beaujeu, avec le sourire de l'ironie. Je connais mes limites, mais j'écoute la rumeur du monde : elle m'ouvre tous les horizons. Je suis le gamin juché sur un mur où il se tient à califourchon comme sur un destrier. Il regarde les passants, capte des bribes de leurs propos et se compose une fable bien à lui, en marge de la réalité quotidienne.

À Chypre, j'ai compris que mes protecteurs voulaient me préserver de la corruption orientale. Le plus docte d'entre eux disait que le déclin des empires est toujours balayé par un ouragan de jouissance effrénée. Il évoquait Rome croulant sous l'invasion des barbares. Les poulains étaient, disait-il, des êtres dépravés, sombrant dans l'ivresse et la débauche. Il fallait me soustraire à ce climat débilisant.

Mes antennes aiguës vibraient pendant ces entretiens à mi-voix. Partagé entre la joie et l'effroi, je comprenais que chacun fondait sur moi tous les espoirs d'une ultime régénération: j'étais marqué, disait-on, par le double charisme de la parole et de l'écriture.

Entré dans le grand silence de la solitude, je vais recommencer l'aventure intérieure de tous les chercheurs de Dieu. En cette étroite cellule, la ferveur de mon sang devrait me réchauffer mieux que l'âtre ou les fourrures et les étoffes apportées au jeune Oriental par la sollicitude d'un procureur. Au bord des larmes, j'ai froid au cœur, tout en souriant à mon triste anniversaire.

(Nathanaël, p. 17-20.)

Libéré de mes entraves, je redeviens le Fils du Temple, non plus le dauphin héritier d'un pouvoir menacé, mais le frère des Enfants de Dieu fidèles au plus haut destin. Je suis le Temple de Dieu dont parle saint Paul.

Toutes les cellules des cénobites, toutes les huttes des anachorètes forment le même Temple unique, lequel se confondra, un jour, avec celui de la Jérusalem céleste. Délivrés à jamais du Mal, nous serons à l'ombre des ailes divines, non plus sous une tente de nomade.

Je n'irai pas au Mont-Athos. Cependant, jusqu'à la fin, je resterai fidèle à la pensée grecque dans ce qu'elle a de plus exaltant. C'est ainsi que mon esprit se tourne encore vers Plotin, parce qu'il a parlé de l'Ame avec des mots admirables. Pour lui, le désir de Dieu est la respiration de l'Ame. «Détache-toi de toute chose», disait le philosophe mystique. Dois-je rompre aussi avec tous ceux qui furent mes inspireurs au cours de ma longue odyssee ? Quand Plotin veut libérer l'Ame par une ascèse purificatrice, n'est-il pas un lointain précurseur de François d'Assise ? Le Poverello n'a-t-il pas tenté, comme Plotin, de faire remonter le divin qui est en nous au divin qui est dans l'univers ?

J'ai souhaité mourir la plume à la main, comme Platon. Aujourd'hui, je dis adieu à l'écriture. Cela va m'aider à parvenir au suprême dépouillement : renoncer au monde que l'on porte en soi.

Ma vie s'est passée à troquer la robe prétexte contre une toge virile de plus en plus lourde à porter. L'adolescent est mort en moi, las de ces changements de vêtue. Que la bure franciscaine du tertiaire soit mon habit d'éternité !

En cette ultime étape de mon pèlerinage, un sentiment prévaut: la gratitude.

Que mon dernier chant soit un Magnificat !

À la fin de ma course, je comprends que je ne puis avoir d'autre refuge qu'en Dieu. Il est mon Temple et je suis le sien. Tel est le mystère que j'entrevois, au moment de fermer les yeux pour toujours.

Le Voile du Temple va se déchirer. . .

(Nathanaël, p. 198-199, fin de l'ouvrage.)

Synthèse

L'œuvre de Marcel Lobet relève avant tout de la critique littéraire. Critique qui se présente comme une vaste confession, plus manifeste encore dans les deux créations romanesques, centrées sur le *Fils du temple*. Critique qui se fonde invariablement sur la grande tradition humaniste, tournée vers les valeurs spirituelles, intérieures et intemporelles. Critique de l'homme universel qui a besoin de l'écriture *pour s'inscrire dans la durée, pour s'affirmer dans l'être, pour se multiplier par la lecture, pour se prolonger dans la participation intellectuelle, comme son être se dilate et se transfigure dans l'amour*.

Le salut par l'écriture peut donc servir de fil conducteur au bref parcours que nous voudrions accomplir, en guise de synthèse, à l'intérieur de son œuvre. *Parvenu à l'âge où l'écrivain reconsidère toute son œuvre d'un regard sans complaisance, sinon sans indulgence*, écrit Marcel Lobet dans *L'abécédaire du meunier*, *je retourne d'instinct au souci de mon adolescence : découvrir le surnaturel à travers le témoignage de l'écriture*.

Que veulent les «chercheurs de Dieu», sinon Le rencontrer dans ce qu'ils appellent les *puissances intérieures* (Pascal), les *grandeurs de l'âme* (Racine), *l'aspiration essentielle* (Baudelaire), *la vraie vie* (Rimbaud), *le spirituel* (Péguy), *l'absolu* (Léon Bloy), *la clarté* (Rivière), *le réalisme intégral* (Bernanos), *le cœur communiant* (Rilke), *le salut* (Dostoïevski), *la grâce* (Claudel) ?

Que veulent les chercheurs du mal, sinon dérober *le feu du ciel* et évacuer de leur vie et de leur œuvre tout ce qui pourrait être le sacré ?

Entre-temps, la pensée de l'essayiste s'était nourrie d'une réflexion sur *la poésie et l'amour* et sur *la science du bien et du mal*, avant d'aller

chercher auprès des *écrivains en aveu* et chez d'autres qui s'entourent d'une *ceinture de feuillage*, les confessions qui viendraient alimenter sa propre *passion de l'encre*.

Jamais le mystère de l'écriture n'a été si bien saisi que par Marcel Lobet. De l'écriture à l'être et de l'être à l'amour : telle est bien la voie qui conduit au salut, le salut de l'homme devant sa conscience, le salut du croyant devant son Dieu. *Jusqu'à la fin*, m'a un jour confié Marcel Lobet, *je croirai au salut par l'écriture, à une correspondance mystique entre nos livres et les signes que le Christ écrivit sur le sable, au lieu de condamner la femme adultère*.

C'est finalement dans *Nathanaël* dont nous avons donné deux larges extraits (le début et la fin), c'est-à-dire dans l'aventure spirituelle d'un jeune templier du Moyen-Âge, que Marcel Lobet réussit à nous livrer, d'une seule envolée, tout ce qui l'a fait vivre. Nathanaël qui résulte de ses romans antérieurs : *Le fils du temple* et *Le temple éternel* constitue, en quelque sorte, son testament spirituel.

Le livre est riche. Une vie longue, passionnément méditée, spirituellement mûrie, a été nécessaire pour l'écrire. Aussi *Nathanaël* se prête-t-il à plusieurs types de lecture. Retenons-en trois qui répondent au sous-titre : *le journal d'un fils du temple*. En effet, en reprenant les données de ce sous-titre en sens inverse, nous pouvons voir dans ce récit une triple quête : la quête du temple, la quête de la paternité, la quête du salut par l'écriture. Ces quêtes se recoupent et se rejoignent constamment, permettant, chaque fois, une lecture à trois dimensions : le point de vue du templier dans l'espace et dans le temps, le point de vue de l'auteur dans son temps et dans sa vie, le point de vue intemporel.

Voyons d'abord la lecture historique. Nous sommes en 1291, dans cette « forteresse aux murs impénétrables » qu'est devenu le temple de Paris, cerveau de l'ordre des templiers. Le fils du temple, porteur d'un nom israélite : Nathanaël, est né sur les bords de l'Oronte, d'une princesse syrienne et d'un chevalier franc. Adopté par le grand maître de l'ordre qui

l'a transplanté de Syrie à Paris, il a seize ans au moment où il commence à écrire ses confessions, le jour de Noël 1291. Nous sommes à la jointure des XIII^e et XIV^e siècles, c'est-à-dire à un tournant de l'histoire. Saint-Jean-d'Acre vient de tomber, ruinant les États croisés d'Orient (1291) et le temple, submergé par les calomnies de Philippe le Bel, s'effondre (1312). Jacques de Molay, dernier grand maître, est jugé, condamné puis brûlé à la pointe de l'île de la Cité. Quelle époque à l'image de la nôtre ! La quête historique du temple, c'est le destin du sacré. Le jeune templier qui se confie à son journal est un contestataire. Il sait bien que l'avenir spirituel du monde ne peut s'accommoder d'un ordre militaire marqué et ruiné par les événements. Il faut sauvegarder au sacré un abri temporel. Il faut fuir. Il faut créer un nouvel ordre : l'ordre du Christ. Ce sera fait au Portugal et Bernard de Souvré, fils spirituel de Nathanaël, accouru du Périgord, rejoindra cet ordre où il sera l'authentique fils du temple. Cette quête d'un abri temporel pour les valeurs de l'esprit et du sacré, il serait facile de la retrouver, présente et constante, dans la vie et dans l'œuvre de Marcel Lobet. Signalons simplement la « magie du collège » qui a fasciné l'enfant de Braine-le-Comte et qui explique son attachement à *La relève du matin* de Henry de Montherlant. Ajoutons-y tel presbytère de campagne où l'écrivain retrouve auprès d'un ancien professeur un climat bernanosien, la chartreuse de la Valsainte et d'autres abbayes où le quotidien se trouve transfiguré, transcendé, illuminé (*De la magie littéraire*, 1975).

Deuxième lecture. Le fils du temple est un homme seul. N'oublions pas la première phrase : *J'ai seize ans aujourd'hui, et je suis seul à le savoir...*

D'où cette recherche douloureuse d'un père, dans une double direction. Construire une vie et une œuvre dont on devient progressivement le fils. Produire une vie et une œuvre qui engendreront des fils. Double paternité spirituelle chez Nathanaël et chez Paul de Souvré, hanté par la volonté de ne pas mourir stérile. Ce n'est point par hasard que Nathanaël fut copiste et Paul de Souvré, professeur en Périgord, auprès d'un garçon et d'une fille, épisode qui nous vaut quelques belles pages dans l'évocation de la sensibilité et de l'amour courtois.

Troisième lecture. Le jeune templier à la recherche d'un père, dont la vie s'inscrit dans l'histoire et dans une succession temporelle, est aussi et surtout un jeune homme tout court, qui devient adulte et qui connaît, dans son parcours, l'éveil de l'esprit et l'excitation des sens. Débat intérieur avant tout qui n'éclate que très rarement dans des faits extérieurs. Dans cette troisième lecture, la quête devient fondamentale. Il s'agit du salut, du salut temporel, mais celui-ci n'a de sens que s'il débouche dans l'éternité. Le salut pour l'homme écartelé *entre le Pur et l'Impur, entre le Vrai et le Faux, entre la Beauté et la Laideur, entre l'Intelligence et la Bêtise, entre le Bien et le Mal*. Et l'arme du combat est l'écriture qui s'épanche dans la confession.

La grande œuvre romanesque de Marcel Lobet apparaît donc comme un couronnement. À force d'avoir entendu les autres en confession, le père se confesse à son tour. Le fils du temple n'est pas seulement pour Marcel Lobet un témoin et un répondant, c'est un «alter ego» dont il ne pourra jamais, jusqu'au dernier jour et jusque dans l'éternité, se déposséder tout à fait. Aussi pourrions-nous à *Nathanaël, journal du fils du temple*, la plupart des grands titres antérieurs de l'œuvre de Marcel Lobet. Le fils du temple est un «chercheur de Dieu», mais c'est aussi un «écrivain en aveu» qui, comme Adam dans le Jardin de l'Éden, possède «une ceinture de feuillage», signe de son aveu nécessairement déguisé, et qui cherche, à travers «la science du bien et du mal», non pas à dérober «le feu du ciel», mais à en vivre.

Joseph BOLY